

La Bataille de Castillon fait un retour fracassant

Page 17



www.sudouest.fr

DIMANCHE 22 JUILLET 2018 - 2,00€

GIRONDE

Le Sud-Ouest, porte d'entrée de la drogue



En 2017, 12,2 tonnes de cannabis ont été saisies en Nouvelle-Aquitaine. PHOTO ARCHIVES AFP

● La Nouvelle-Aquitaine est devenue une étape incontournable sur la route du trafic de stupéfiants.

● Retour sur l'incroyable affaire de Mimizan où 1,7 tonne de cocaïne avait été saisie en juin 2017.

● Dealers, usagers, forces de l'ordre... Tous témoignent dans notre enquête.

Pages 2 à 5



Affaire Benalla : Collomb va devoir s'expliquer

FRANCE Le ministre de l'Intérieur sera auditionné demain. Benalla sera présenté à un juge d'instruction aujourd'hui. Page 8

Un été Sud Ouest 
Plongée au cœur de Kakuetta (64) Pages 12-13

Cahier Loisirs

Etchebest, rock'n'chef

P. 6-7



R 20320 35880 2,00€

PHOTO ARCHIVES AFP



HIPPODROME DE LA TESTE

ENTRÉE 2 EUROS **L'1 DES 4 PLUS BEAUX DE FRANCE**

DIMANCHE 22 JUILLET
16h40 à 20h40

HOMMAGE À JOHNNY
REGROUPEMENT DE HARLEY DAVIDSON
ET DE VOITURES ANCIENNES

WWW.HIPPODROME-LATESTE.COM / 785 ROUTE DE CAZAUX - 33260 LA TESTE DE BUCH / 05 56 54 74 26

Le fait du jour

Drogue : l'offre explose

ENQUÊTE La Nouvelle-Aquitaine est une zone importante dans le transit des produits stupéfiants. Et la consommation dans la région ne cesse d'augmenter, notamment de cocaïne

DOSSIER RÉALISÉ PAR
YANN SAINT-SERNIN ET
ÉLISA ARTIGUE-CAZCARRA

L'alerte aux stupés est générale. Cocaïne, opiacés, cannabis et drogues de synthèses n'ont jamais été autant disponibles dans le monde. La France est particulièrement touchée. Et le Sud-Ouest, placé sur des grandes routes de trafics, n'échappe pas au phénomène. « Notre région a une place particulière. Elle est à la fois une zone de consommation de drogue et une zone de transit de stupéfiants. Nous sommes en plein sur l'axe sud-nord. Une partie de la drogue qui arrive dans le Sud-Ouest est destinée à la consommation locale. Mais la principale partie va bien au-delà et irrigue l'Europe entière », glisse un haut responsable de la Direction interrégionale de la police judiciaire (DIPJ) de Bordeaux. Résultat : depuis ces derniers mois, tous les services voués à la lutte contre les stupéfiants PJ, gendarmes ou douanes battent tous les records de saisies.

Ces services s'associent aux différents observatoires et services judiciaires pour tirer l'alarme sur une recrudescence du trafic et de la consommation de cocaïne en France. En janvier dernier, lors de l'audience solennelle de rentrée, le procureur de Bordeaux, Marie-Madeleine Alliot, ne cachait pas son inquiétude. En 2017, sur les 16,7 tonnes de cocaïne saisies sur le territoire national (contre 8,5 tonnes en 2016), 3,5 l'ont été sur le seul ressort de la juridiction interrégionale spécialisée de Bordeaux (qui couvre tout le Sud-Ouest). « Si cela traduit une efficacité certaine de nos services enquêteurs, il n'est pas certain qu'il faille s'en réjouir sur le fond », observait-elle.

Overdoses

Selon l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT), ces dernières années, la production mondiale de cocaïne a atteint des records. La Colombie a produit à elle seule plus de 1 000 tonnes de coke pure en 2016 d'après l'ONU. Cette explosion provoque mathématiquement un effet sur la consommation. « On le constate dans la région. La cocaïne est devenue une drogue abordable. Les prix ont chuté ces dernières années. Et la drogue est de plus en plus forte, ce qui a généré une recrudescence des overdoses », observe le docteur Jean-Michel Delile, président du Comité d'étude et d'information sur la drogue (Ceid).

À Bordeaux, des prélèvements dans les eaux usées laissaient apparaître des traces de cocaïne dépassant, en

moyenne, les 240 mg par jour en 2016 et les 260 mg en 2017. Même si ce mode d'évaluation est récent et devra être affiné dans les années qui viennent, ces mesures placent la capitale girondine loin derrière Barcelone ou Zurich (plus de 900 mg), en tête du classement européen en 2017, mais dans la moyenne des 56 villes de l'UE étudiées par l'OEDT, dont Paris (324 mg). En 2017, les arrivées spectaculaires de cocaïne sud-américaine sur notre littoral (1,7 tonne à Mimizan et 1,2 à Lacanau) prouvent bien que notre région constitue un point d'entrée en Europe pour les grands trafics (lire aussi en page 5).

« Depuis trois ans, on constate également une explosion du phénomène des mules qui arrivent de Guyane et transportent la drogue en avalant des capsules. Beaucoup sont employées par des micro-réseaux qui profitent de l'aubaine : un kilo de cocaïne en Guyane vaut

3 000 euros (lire aussi en page 4). En métropole, il est revendu 35 000 euros, voire le double, si c'est au détail. Toutes les villes sont touchées. On a par exemple des affaires à Périgueux », explique un responsable de la PJ.

Exploitations cannabicoles

Le cannabis n'est pas épargné par cette explosion. Selon l'OEDT, la France serait le plus grand consommateur en Europe. Il en rentrerait désormais entre 30 et 40 tonnes par mois. Le Sud-Ouest se situe sur l'une des principales routes, entre le Maroc et l'Europe. En 2017, les seules douanes ont saisi 12,2 tonnes de cannabis en Nouvelle-Aquitaine. Soit une augmentation de 87% par rapport à 2016 ! Là encore, la puissance des produits a considérablement augmenté ces dernières années. Outre le trafic transfrontalier, la cannabiculture serait également en plein développement alors que la demande en herbe croît. De véritables exploitations cannabicoles sont mises au jour. En 2017, les policiers de la PJ ont découvert 1 000 plants de cannabis dans une ferme, près de Castres.

Quelle influence cette suractivité a-t-elle sur la criminalité ? À Toulouse, les meurtres en lien avec le trafic de stupéfiants sont réguliers. « À Bordeaux, c'est plus feutré pour l'instant », observe un policier. Tout en notant l'apparition de signaux inquiétants. Les actes de violence et d'intimidation liés aux guerres de territoires seraient en effet en hausse. Et la saison estivale, avec son afflux massif de population sur le littoral, ne va rien arranger.



Cocaïne, opiacés, cannabis et drogues de synthèses n'ont jamais été autant disponibles dans le monde. PHOTO ILLUSTRATION SHUTTERSTOCK

Le Dark Web, nouveau super

L'Internet caché prend une place grandissante dans le marché parallèle

Dans un bureau du Comité d'étude et d'information sur la drogue (Ceid) à Bordeaux, une chercheuse fait la visite guidée depuis son ordinateur. Les adresses des sites ne se communiquent que par le bouche-à-oreille. La plupart du temps, ce sont les consommateurs eux-mêmes qui les lui transmettent.

Depuis quelques années, le Dark Web (la partie d'Internet non indexée par les moteurs de recherche) est le lieu de tous les trafics. Et notamment des stupéfiants. Il abrite de véritables supermarchés de la drogue. « Il y a un an et demi, c'était encore assez artisanal. Les dealers acceptaient même le troc. Aujourd'hui, cela s'est beaucoup professionnalisé », observe la chercheuse.

Si les ventes en ligne restent « relativement faibles au regard du marché global des drogues illicites, elles

semblent toutefois progresser », note dans son dernier rapport l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT).

Promos et kits « soirée festive »

Sur ces forums, le paiement se fait en bitcoins, rendant la traçabilité plus difficile. Tel site propose des promotions pour Noël, un autre un kit spécial « soirée festive » (un gramme de cocaïne, un peu de speed et 10 ecstasy). Ici, un forum permet de noter le vendeur (rapidité, fiabilité, qualité des produits...). Là, un autre propose de faire appel à un « tiers de confiance » qui garantit le paiement, et de suivre la commande en direct.

Les canons de l'économie de plateforme se sont glissés dans ce marché parallèle. « On nous a rapporté des cas de livraison à vélo », relève la chercheuse. « Le recours au Dark Web

est apparu sur Bordeaux il y a quelques années. Depuis, il ne cesse de croître. Les produits ne sont pas moins chers. Mais les consommateurs disent trouver un moyen d'approvisionnement plus rassurant que par le circuit classique », explique le docteur Jean-Michel Delile, psychiatre addictologue et président du Ceid.

Sur les pages clandestines qui se créent et disparaissent chaque semaine, souvent depuis l'étranger, s'affichent photos de cocaïne, héroïne, cannabis et pilules en tous genres... « L'usage, sur Internet, c'est de montrer des photos. Et de valoriser la puissance des produits », glisse la chercheuse, qui scrute cet univers dans un but de prévention.

Le Dark Web contribue à la diffusion de produits jusqu'à présent circonscrits à l'Amérique du Nord, en

dans le Sud-Ouest



REPÈRES

1 410

C'est, en tonnes, le volume de cocaïne produit dans le monde en 2016. C'est le niveau record (24 % de plus qu'en 2015). La culture de la coca couvre 213 000 hectares dans le monde, dont 70 % sont en Colombie.

670

C'est le nombre de nouvelles substances psychoactives identifiées en Europe en 2016 et constituant les « nouveaux produits de synthèses » (NPS).

263

C'est, en milligrammes, la moyenne quotidienne de traces de cocaïne retrouvées dans les eaux usées à Bordeaux pour une quantité d'effluents produite par 1 000 personnes, en 2017. Les traces sont beaucoup plus importantes les week-ends qu'en semaine (316 mg contre 192). Ces données émanent d'une étude de l'OEDT sur les eaux usées de 56 villes européennes. Bordeaux en fait partie depuis 2016. Cette étude montre aussi une hausse des traces d'ecstasy (MDMA) dans les eaux usées bordelaises, entre 2016 et 2017.

Petite « start-up » de cannabis

RÉCIT Comment un étudiant brillant a monté son business avec une simplicité édifiante

La première fois qu'on le voit, il pleure dans le box d'un tribunal correctionnel. Il vient de se faire arrêter. Bête. Il a grillé un feu devant des policiers. Il avait quelques grammes de cannabis et 2 000 euros sur lui. Les agents ont perquisitionné son appartement. Et découvert une partie de l'attirail du petit dealer au business florissant : une trieuse à billets, 6 000 euros en liquide et un téléphone portable dont le numéro changeait tous les quinze jours.

La première fois qu'on lui parle, c'est quelques mois plus tard, en terrasse d'un bar branché de Bordeaux. Casquette, sweat, sac, tous siglés de noms de marque, Frédéric (1), 22 ans, sourit. « J'aurais été noir ou arabe, je serais en prison. J'y ai échappé parce que je suis un petit blanc qui présente bien et a fait des études », dit-il, nanti de sa condamnation assortie en quasi-intégralité de sursis.

Bac avec mention, classe préparatoire scientifique, foyer sans histoires, rien ne le prédestinait au trafic de drogue. Une peine de cœur et des soucis financiers dans sa famille seraient à l'origine de la bascule. « Je voyais mes parents qui avaient trimé toute leur vie ne pas s'en sortir. J'étais étudiant et je ne pouvais même pas me payer un verre avec des copains. »

« J'ai démarré tout petit »

Il débute en cultivant « cinq ou six » plants de marijuana avant de passer à la vitesse supérieure. Il entre en contact avec un fournisseur de cannabis, sur un site Internet de chat très fréquenté par les jeunes. Il le trouve grâce à son pseudo, qui ne fait pas mystère de son activité. L'homme, sur lequel il ne livre aucun détail, à part qu'il lui « faisait peur », vit dans la région bordelaise. « Un kilo, vous le trouvez partout. Un kilo au bon prix, c'est plus dur. Je suis tombé sur un mec réglo. » Frédéric ne se rendra jamais en Espagne, où le gramme se vend pourtant moins cher. « Il faut des contacts. Ce que je n'avais pas. Ensuite, il faut ramener la marchandise. Cela ne s'improvise pas et a un coût », explique le mathéux.

Il débute « tout petit, avec 100 grammes ». « J'ai commencé par des punks à chiens toxiques qui traînaient vers les Capucins. Je visais une clientèle qui n'avait pas d'argent, comme des étudiants. Au départ, j'ai misé sur la qualité, que je vendais peu cher pour récupérer du monde. » Le bouche-à-oreille fonctionne. L'apprenti dealer bichonne ses acheteurs. « Il ne fallait jamais rater une transaction. » Il travaille sept jours sur sept, répond à n'importe quelle heure. « En quatre ou cinq mois, j'avais 500 con-



« Il ne fallait jamais rater une transaction », raconte Frédéric, 22 ans, condamné pour trafic de drogue. FABIEN COTTEREAU/SUD OUEST

tacts. » Organisé, il prend des précautions. Paie des nourrices, « des connaissances de confiance qui n'avaient rien à voir dans l'histoire », pour stocker la drogue chez elles. Les premiers mois, il gagne « une misère, de l'ordre de 1 500 euros. Mais j'avais prévu de gagner plus. »

Gros clients et revendeurs

Avec la froideur du scientifique, il a analysé les possibilités d'augmenter ses marges. Et rendu sa clientèle peu fortunée captive. « Ma devise a toujours été : « À partir d'une certaine quantité, vous vous mettez à réfléchir débit »

« Il ne faut pas prendre les gens pour des cons, mais il ne faut pas oublier qu'ils le sont », lâche-t-il, j'ai changé mon produit pour de l'herbe de moins bonne qualité, plus sèche et donc moins chère. Un coup de vaporisateur faisait l'affaire. Je restais dans des prix très bas, toujours à la portée de mes clients. J'ai fait du tri. Les gars qui m'en prenaient pour 10 balles par semaine, je les ai virés. » Il se concentre sur les plus gros consommateurs et ceux qui revendent une partie de leurs achats. « Beaucoup d'étudiants dealent pour se faire

des sous », assure-t-il. En parallèle, Frédéric augmente ses commandes.

Rester discret

Devant le tribunal, il a avoué avoir écoulé six kilos en deux mois. Était-ce davantage ? On ne le saura pas. « À partir d'une certaine quantité, vous vous mettez à réfléchir débit. Tout se joue au gramme près. » Il prélève par-ci, par-là, et récupère à moindre frais de quoi répondre à une commande supplémentaire. Il reste discret. « L'un des principaux risques, c'est de se faire braquer. La plupart des gars qui se font carotter jouent les « cacous ». Moi, je m'habillais sobrement. Je ne flambais pas. Je ne parlais pas. Aucun de mes clients ne connaissait mon nom ou mon adresse. »

Il les recevait dans des appartements qu'ils louaient avec l'aide de prête-noms, rétribués pour leurs services. Le lieu changeait tous les mois. Combien gagnait-il ? Frédéric hésite avant de répondre : « Je pourrais pas travailler les dix prochaines années. » Il a tenu un an avant de se faire prendre. « Aujourd'hui, je suis rangé. » En septembre, il démarre des études de commerce.

É. A.-C.

(1) Prénom d'emprunt.

marché des stups

proie, depuis 2010, à la « crise des opiacés de synthèse ». Comme le Fentanyl, analgésique 50 fois plus fort que l'héroïne, prescrit de façon un peu trop décomplexée par les médecins américains depuis les années 1990, au point de créer des milliers de toxicomanes. « Cela reste rare, mais on commence à le voir en Gironde. Tout comme son dérivé, encore plus dangereux, le Carfentanyl, qui est 500 fois plus puissant que l'héroïne », remarque Jean-Michel Delile.

Si Internet s'est bien adapté aux produits de synthèse, c'est que ce marché évolue rapidement. Comme pour le dopage dans le sport, les trafiquants se livrent à une course contre les autorités, créant sans cesse de nouvelles substances psychoactives. Ces « analogues », dérivés de molécules existantes (cannabinoïdes, opiacés de synthèse...), sont mis sur le marché sur des sites parfois accessibles via les moteurs de recherche clas-



Il est très facile d'acheter n'importe quelle drogue sur le Dark Web. ILLUSTRATION T. D./A. SO

siques. Une fois classés stupéfiants, ils sont remplacés par d'autres analogues.

É. A.-C. et Y. S.-S.

LA DROGUE DANS LE SUD-OUEST

« Mon corps en a besoin »

ASSOCIATION À l'écart des centres-villes, dans des squats, la consommation d'héroïne est en hausse. Le Ceid, structure bordelaise, est spécialisé dans la réduction des risques

Les médecins l'appellent le « syndrome de Popeye ». Guy connaît ça par cœur. Les membres gonflent jusqu'à doubler de volume, principalement les mains, pieds et avant-bras. C'est un effet du Subutex, lorsque son usage est détourné et qu'il est consommé en intraveineuse. Guy a commencé par l'héroïne lorsqu'il était matelot sur le bassin d'Arcachon. Puis, il a pris un peu tout ce qui passait à sa portée. Pendant des années, ce fut du Subutex, moins cher et très facile à trouver. Le comprimé, initialement un traitement de substitution qui se prend sous la langue, était concassé et dilué avant d'être injecté.

À l'ombre, dans un campement de fortune en bord de forêt à La Teste-de-Buch, Guy reçoit la visite d'une équipe du Ceid, une association bordelaise pionnière en matière d'étude et de prise en charge de la toxicomanie. Il dit : « Du Subutex, j'en ai pris jusqu'à quatre fois 8 milligrammes par jour. Ça ne servait à rien. » Assise près de lui, Morane Barbarat, chargée de mission en « réduction des risques » pour l'association, confirme que c'est beaucoup. Depuis trois ans, Guy a tout arrêté. « Mais je n'ai plus de veines », lâche-t-il. Les effets du « syndrome de Popeye » sont presque irréversibles.

« La meilleure des mamans »

Chaque semaine, les minibus du Ceid sillonnent les routes de Gironde, à la rencontre des usagers de drogues. À l'arrière, une mini-salle de consultation. Bureau, cafetière et matériel : seringues, lingettes désinfectantes, tests HIV ou encore spray contre les overdoses aux opiacés. Sur le bassin d'Arcachon, les trois membres de l'équipe suivent une quinzaine de

personnes, la plupart vivant dans des squats, aux abords des centres-villes. « Ce dispositif nous permet de toucher des gens qui ne viendraient pas nous voir dans nos centres. Cela induit une relation différente. Lorsque les usagers viennent vers nous, ils sont en demande de quelque chose. Là, le rapport est plus équilibré », remarque Hélias Gentil, infirmier et chef de l'équipe.

La tournée débute en général près de la gare de La Teste-de-Buch. Stéphane, la trentaine, cheveux longs, le visage émacié, vient chaque semaine. Lui fume de l'héroïne sur de l'aluminium. On appelle cela « chasser le dragon ». Stéphane n'aime pas les piqûres. Mais il vient chercher des lingettes désinfectantes et des seringues neuves pour

les autres habitants du squat dans lequel il vit.

Un temps taboue, la notion de « réduction des risques » s'est imposée comme un rouage essentiel de la prise en charge des toxicomanes dans les années 1980, au plus fort de l'épidémie de Sida. « On n'évoque pas la question du sevrage, sauf s'il le demande. Cela relève d'un autre travail. Pour autant, le fait de prendre conscience que même en étant usager de drogue, on peut prendre soin de son corps, peut constituer une étape vers un arrêt. Mais c'est un chemin très long », explique Hélias.

Ici, les opiacés sont rois. Surtout l'héroïne. « Dans la rue, elle est surnommée « la meilleure des mamans ». Elle est de plus en plus consommée.



Dans un squat, moment de discussion entre Morane, du Ceid, et un usager. PHOTO THIERRY DAVID/« SO »

Mais elle est souvent très coupée, ce qui la rend encore plus dangereuse. Surtout dans le Sud-Ouest, où nous sommes loin des grandes routes de trafic », explique Morane. Stéphane la touche à 40 euros le gramme. « Un gramme par jour, c'est un minimum pour moi. Quand il n'y en a pas, c'est atroce. On est couché, on vomit. J'ai tout perdu avec ça », résume le jeune homme en attente pour intégrer une cure de désintoxication.

« Un shoot, juste pour le plaisir »

Des cures, Guy en a connu quelques-unes en trente ans. Comment a-t-il fini par réussir à arrêter ? Il ne l'explique pas. Pas plus que ses visiteurs du Ceid. L'addiction est une compagne mystérieuse. « Ce qui est sûr, c'est que la motivation ne suffit pas. C'est beaucoup plus complexe », précise Emmanuelle Missou, l'autre infirmière de l'équipe.

« À un moment, soit tu écoutes, soit c'est le trou. Je suis tombé très bas, personne ne peut imaginer », glisse Guy, estimant que les médecins qui ont accompagné son parcours et dont il peut citer chaque nom et prénom ont été décisifs. « La chose la plus difficile, c'est de se débarrasser de la dépendance au geste de la seringue », confesse-t-il, sans cacher qu'il a compensé le Subutex par l'alcool. Au quotidien, la seringue apporte pourtant son lot de désagréments. Comme la « poussière », ce phénomène que connaissent tous les usagers d'héroïne. Il s'agit d'une réaction à une bactérie présente parfois sur l'aiguille. « On se met à trembler, avec des maux de tête. Puis vient la fièvre, ça peut vous prendre plusieurs jours. »

Près de lui, Jason sourit. Lui n'a pas oublié le jour où il s'est réveillé à l'hôpital « avec le tube », suite à une over-

dose. C'est un grand gaillard, sec et nerveux d'une trentaine d'années, qui occupe, lui aussi, le squat. « Ce que j'aimerais, c'est pouvoir me faire un shoot de temps en temps, juste pour le plaisir. » Mais « dès que tu reprends une dose d'héro, c'est mort ! ». Jason parle comme un chimiste. Il connaît par cœur les noms des produits, des molécules ainsi que leurs effets. « Paradoxalement, l'addiction implique une part de contrôle : avoir toujours sa dose, maîtriser les effets, éviter l'overdose... Il faut bien se connaître », relève Morane.

Depuis quelque temps, Jason privilégie la méthadone, qu'il achète dans la rue. Cette semaine, il n'a consommé qu'un gramme d'héroïne. Il hausse les épaules : « J'en ai besoin. Enfin, non, c'est pas moi. C'est mon corps. »

Y. S.-S.

(1) Les prénoms ont été changés.

« J'avais 18 ans et de la cocaïne plein le ventre »

TÉMOIGNAGE Romain a fait la « mule » entre la Guyane et Bordeaux. Il tente de se reconstruire



Romain à Bordeaux, il y a quelques jours. PHOTO A.-C.

Il est l'aîné de neuf enfants élevés par une mère qui ne travaille pas. Jusqu'à son arrestation, en 2017, Romain (1) vivait à Saint-Laurent-du-Maroni, en Guyane. En face du Suriname, sur l'autre rive du fleuve. « Au lycée, des copains se pavanaient en fringues de marque. J'en rêvais. Deux potes, aujourd'hui en prison, m'ont proposé de m'aider. Quelques jours plus tard, un Surinamien m'appela. Il était surnommé Big Man. » On est en 2016. Romain a juste 18 ans. Il va devenir l'une de ces « mules » chargées de boulettes de cocaïne dans le ventre, qui prennent l'avion entre Cayenne et la métropole pour livrer de la drogue en Europe. Un phénomène en explosion.

Romain fera quatre voyages. Les deux premiers, il sert de convoyeur de fonds qu'il va récupérer en métropole. Il est payé 4 000 euros pour cha-

cun. Les deux suivants, il gobe des dizaines de boulettes de cocaïne. Il suffit que l'emballage de l'une de ces boulettes se déchire et c'est la mort assurée. La dose létale est de 1,2 gramme de coke. « Il existe plusieurs tailles de boulettes. Les plus petites font 4-5 grammes. La première fois, j'en ai avalé 50 comme ça. La deuxième, elles étaient plus grosses. Je transportais 480 grammes », raconte le garçon.

Un supplice

Le scénario ne change pas. Big Man l'appelle, Romain traverse le Maroni en pirogue, un taxi-man - à qui le trafiquant a envoyé sa photo - le récupérer et le conduit à Paramaribo, la capitale, ou dans la campagne surinamienne. Avant d'ingérer la drogue, Romain passe entre les mains d'un sorcier. « Il examinait tous les passeurs et nous

faisait prendre des bains d'eau purifiante qui devaient nous permettre de ne pas être pris par les douaniers », explique le garçon qui croit en ces rites ancestraux.

Avaler les boulettes est un supplice. « La première fois, j'ai commencé à 22 heures et fini à 5 heures. À chaque boulette, j'avais envie de vomir, mais il ne faut surtout pas, car cela augmente le risque de rupture d'emballage, détaille-t-il. Ça se passait dans des chambres d'hôtels luxueux. On nous passait des vidéos de ce qu'on pourrait se payer. » Le ventre chargé, il rentre en Guyane, direction l'aéroport Félix-Eboué de Cayenne. Il passe les contrôles, y compris les chiens des douanes. À ce moment-là, il n'y a pas d'échographe à Félix-Eboué. Il a été installé fin 2017, mais son efficacité demeure limitée. Arrivé à Orly, Romain

est attendu par un homme qui a sa photo. Ils prennent le train pour Bordeaux. Un troisième homme les récupère gare Saint-Jean. Romain doit expulser sa cargaison chez lui, à Bègles. « Ils sont partis acheter des laxatifs et se sont fait interpellés sur la route. » Romain est arrêté peu après.

Il y a quelques jours, il a été jugé à Bordeaux. Les juges ont entendu qu'il était une victime et l'ont condamné à une peine qui couvre sa détention provisoire. Il tente de se reconstruire. Il vient d'être employé comme cuisinier dans un restaurant réputé. Il pense souvent aux « sept copains » qu'il a perdus ces deux dernières années. « La plupart sont morts parce qu'une boulette a explosé. »

É. A.-C.

(1) Prénom d'emprunt.

LA DROGUE SANS LE SUD-OUEST

Greek connection à Mimizan

COKE EN STOCK Il y a un an, 1,7 tonne de cocaïne s'échouait sur une plage landaise. Depuis, policiers et gendarmes ont lancé une enquête planétaire

Ils avaient tout prévu. Sauf peut-être ces maudites baïnes... Le 20 juin 2017, vers 6 heures du matin, sur la plage de l'Espérier, au sud de Mimizan, un pêcheur à pied ne perd pas une miette du manège qui se déroule sous ses yeux, malgré la brume. Deux zodiacs sont secoués par les vagues. Un homme saute du premier, qui finit par s'échouer sur un banc de sable. Le naufragé semble être récupéré par le second bateau, qui tente de passer le banc. Il s'enlise, mais parvient à se dégager et s'éloigne dans les vagues en direction de Mimizan. « Des dingues », aurait commenté le pêcheur auprès de l'opérateur des pompiers qu'il vient de contacter.

Le zodiac et ses occupants s'échouent sur le sable quelques minutes plus tard près du port de plaisance. La marée est basse, il n'a pas pu pénétrer dans le port. Lorsque les pompiers arrivent sur les lieux, trois hommes en combinaison de plongée livrent, en anglais, des explications évasives.

Des pompes pour se calmer

Un peu plus loin, à l'Espérier, deux hommes accourent vers le zodiac

« Vers 2 heures du matin, l'équipe met les zodiacs à l'eau et se dirige vers un voilier bourré de coke »

vide et échoué. Un grand et un petit. Ce dernier ne cache pas sa rage. Alertés, les gendarmes procèdent à un contrôle d'identité de routine. Le petit, qui fait des pompes pour se calmer, s'appelle Thomas Anastaziadis. Les deux hommes sont grecs et logent dans une villa louée à Escource, à une dizaine de kilomètres dans l'arrière-pays. Les gendarmes les raccompagnent au domicile où ils prennent les identités de quatre autres ressortissants grecs qu'ils convoquent pour l'après-midi. Sans se douter de ce qui est en train de se tramer.

La maison avait été louée dès le mois de février via Leboncoin par un homme se disant allemand. Il avait indiqué à la propriétaire, une surveillante pénitentiaire, que la bâtisse serait occupée par une équipe de tournage pour un documentaire sur

le surf. À Escource, les premiers occupants arrivent vers le 10 juin. Dans le village, ces trentenaires mal rasés aux airs d'aventuriers, conduisant deux énormes 4x4 Chrysler Dodge immatriculés en Allemagne et semblant tout droit sortis d'un film américain, ne passent pas inaperçus. Les voisins ne trouvent pas les « cinéastes » très futés. Surtout lorsqu'ils les voient s'affairer avec une pelle après avoir ensablé un des mastodontes sur le terrain de la propriété. Le reste de l'équipe arrive quelques jours plus tard, au volant cette fois de 4x4 Touareg, tractant des zodiacs sur des remorques. Sur la plage, en fin d'après-midi, les passants aperçoivent une immense tente, fermée par des parasols qui masquent à peine des boudins de canots et des planches de surf. Ils pensent voir une bande de joyeux fêtards.

Les ballots ont fini à l'eau

Mais vers deux heures du matin, ce 20 juin, l'équipe met les zodiacs à l'eau. Ils se dirigent vers un voilier qui les attend à une demi-heure de la côte. Le bateau est bourré de cocaïne. Cinq hommes se trouveraient à bord. Trois d'entre eux embarquent sur les zodiacs et rejoignent l'équipe qui venait de terre. Des dizaines de ballots de coke sont chargés sur un canot de sauvetage tiré par un des deux puissants hors-bord, tandis que le voilier se remet en route vers le sud. Mais sur le chemin du retour, près du rivage, le canot se retourne. Et les ballots se retrouvent... à l'eau. Un des trafiquants aurait fini le trajet à moitié inconscient après avoir reçu un sac de cocaïne sur la tête.

Vers 11 heures, après l'échouage des zodiacs, tout semble redevenu calme. Lorsqu'ils sont appelés par un chasseur courroucé de voir des 4x4 sur un chemin forestier conduisant à la plage, les agents de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage (ONCFS) n'ont aucune idée des événements de la nuit. Ils contrôlent un premier 4x4. Des hommes répondent en anglais que leurs papiers sont à la gendarmerie. Intrigués, les agents de l'ONCFS montent s'ensabler à nouveau. Les hommes rassemblent les ballots tombés à la mer ou échoués sur la plage. Ils les traînent sur le sable grâce aux planches de surf et les couvrent sous une



Sur la plage, les gendarmes découvrent 44 ballots de cocaïne, soit 1,5 tonne de drogue. ARCH. POLICE

bâche. Les agents appellent les gendarmes. En tout, sept personnes sont cueillies comme des fleurs. Dont deux à bord du 4x4 enlisé. Sous la bâche, se trouvent 44 ballots portant des autocollants « Chupa Chups ». Il y a, ce matin-là, 1,5 tonne de cocaïne pure sur le sable landais.

Medellín, Cali, Bogotá...

Sous l'égide de la Juridiction interrégionale spécialisée (Jirs) de Bordeaux, les gendarmes des sections de recherche de Pau et Bordeaux et les policiers anti-stups de l'Office central

« Un des trafiquants finira le trajet à moitié inconscient après avoir reçu un ballot de cocaïne sur la tête »

pour la répression du trafic illicite des stupéfiants (Ocrts) de Bordeaux vont rapidement se rendre à la villa d'Escource. Quatre autres personnes seront interpellées. Et 200 kilos supplémentaires retrouvés. Il s'agit probablement d'une partie de la cargaison sauvée des zodiacs au petit matin et ramenée dare-dare à Escource par une partie de l'équipe après l'échouage des bateaux.

Une véritable « Greek connection » s'était retrouvée à Mimizan. Parmi les 11 personnes interpellées figurent huit Grecs, un Moldave, un Irakien et un Espagnol. Tous ont été incarcérés. La plupart sont des trentenaires,

En passant par les Caraïbes

C'est un puzzle planétaire que tentent de reconstituer les policiers de l'Ocrts de Bordeaux et Nanterre qui ont créé des équipes d'enquête avec Europol. La cocaïne avait emprunté un circuit classique : Amérique du Sud (probablement la Colombie) en passant par les Caraïbes puis les côtes européennes. Parmi les personnes interpellées, quelques-unes étaient d'ailleurs habituées à la navigation transatlantique depuis les Caraïbes. Certains bateaux avaient déjà attiré la curiosité des douanes et de la PJ des Antilles.

Pour ce voyage, fin mai 2017, Thomas Anastaziadis se serait impliqué dans le départ des Antilles d'un voilier chargé de cocaïne et sur lequel auraient embarqué trois Grecs. Lui serait ensuite rentré en avion en Grèce via le Venezuela. Il aurait laissé le bateau réaliser les trente jours de traversée, avant de reprendre un avion pour Bilbao et de gagner Mimizan, où il récupérerait ses trois camarades et 1,7 tonne de cocaïne. Le voilier poursuivra sa route, vraisemblablement vers l'Espagne. Tous les protagonistes seraient restés muets sur de probables contacts de l'autre côté de l'Atlantique.

aux profils voyageurs. Anciens dockers, proches du milieu du street-art pour deux d'entre eux. Certains avaient récemment multiplié les voyages vers des destinations aux noms évocateurs pour les policiers : Medellín, Cali, Bogotá, Caracas...

À ce stade, la justice soupçonne Thomas Anastaziadis d'avoir été le logisticien et le recruteur du commando. Car l'opération était préparée des mois en amont. Après deux retournements menés par le trentenaire au cours de l'année 2017, la première équipe serait arrivée en voiture depuis l'Allemagne. La seconde serait partie d'Athènes pour atterrir à Bilbao. Au Pays basque, le groupe aurait été pris en charge par un Espagnol qui se serait occupé d'organiser le convoi des zodiacs. Le

même aurait aussi organisé l'arrivée des Dodge d'Allemagne.

Mais les ramifications s'étendent vraisemblablement au-delà. Les policiers ont identifié des circuits financiers remontant en Europe de l'Est. Ils ont déjà mené des investigations en Allemagne et en Grèce et mis à contribution les policiers espagnols. Nul doute que les « documentaristes » piégés dans la baie de l'Espérier ne sont que des rouages d'une ou de plusieurs puissantes organisations. Mais il est peu probable que les mis en examen livrent les noms de leurs supérieurs. D'autant que le montant à la revente de la coke laissée sur la plage par la petite équipe s'élève à près de 200 millions d'euros.

Y.S.-S. et Jean-Michel Desplos